



## COMMUNIQUÉ

**Max Ernst** | **Peter Klasen**  
**Hans Bellmer** | **Georges Visat**  
**Paul Wunderlich** | **Dorothea Tanning**

Pour le 40<sup>e</sup> anniversaire du jumelage d'Anglet avec la ville bavaroise d'Ansbach, Suzanne Visat a sélectionné des gravures d'artistes allemands, fruits d'une collaboration étroite entre ces créateurs et son mari, Georges Visat. L'exposition met en exergue le travail effectué avec Max Ernst et Hans Bellmer qui commence dès la fin de la guerre et témoigne ainsi de l'universalité de l'art au-delà du clivage des nations.

Né en Corse en 1910, Georges Visat arrive à Paris à l'âge de 13 ans. Il débute à 14 ans comme apprenti imprimeur et s'intéresse à la gravure sur cuivre. En 1929, il est reçu au concours de l'École Supérieure des Arts Décoratifs à Paris, où il étudie les disciplines classiques. En 1937, il achète l'imprimerie de la rue Bourbon-le-Château qui devient, quelques années plus tard, sa maison d'édition. Après la Seconde Guerre mondiale, à son retour de captivité, il commence à peindre dans un style très personnel, non figuratif et monochrome. Puis il met en sommeil ses aspirations artistiques pour devenir un célèbre graveur et éditeur de livres d'art. En 1961, Georges Visat monte sa propre maison d'édition dans le but de sortir des livres d'art à tirage limité avec des gravures signées d'artistes fameux comme Max Ernst, Matta, Bellmer, Alechinsky, Magritte. En 1969, sa galerie de la rue Bourbon-le-Château accueille en permanence les œuvres d'artistes confirmés et débutants, tandis qu'il ouvre un nouvel atelier rue du Dragon et que le nombre d'artistes faisant appel à ses talents augmente régulièrement. Dans les années 1970, il revient à la création personnelle et se consacre entièrement à la peinture. Ses œuvres sont l'illustration du raffinement, de l'équilibre et de la sensualité qui caractérisent la peinture de Matisse, Bonnard, Braque et Léger. Georges Visat est décédé à Arzacq en 2001.

Du 28 juin au 21 septembre 2008

Villa Beatrix Enea, 2 rue Albert-le-Barillier, Anglet

Entrée libre du mardi au samedi, de 10h à 12h et de 14h à 19h

Renseignements : Service des Affaires culturelles. Tél. 05 59 58 35 60 / [www.anglet.fr](http://www.anglet.fr)

## **Peter Casagrande**

Né à Weilheim (Allemagne) en 1946, Peter Casagrande vit et travaille en Allemagne et en Italie. Après une formation initiale de peintre d'écriture (1960-1963), il est admis à l'Académie des Beaux-Arts de Munich où il étudie de 1970 à 1972 et de 1979 à 1980 au côté du professeur Troeger. De 1972 à 1975, il suit les cours des professeurs Kiefer et Cruxin à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. En 1983, il obtient une bourse annuelle de la Ville de Munich et le prix de promotion national du Land de Bavière. En quête d'espace à conquérir, Casagrande privilégie les grands formats et donne libre cours à son énergie, offrant à ses toiles non figuratives des compositions amples, riches en matières, coulures et éclaboussures, où se déploient arabesques fougueuses et explosions colorées.

Du 28 juin au 6 septembre 2008

Galerie Georges-Pompidou, 12 rue Albert-le-Barillier, Anglet

Entrée libre du mardi au samedi, de 10h à 12h et de 14h à 19h

Renseignements : Service des Affaires culturelles. Tél. 05 59 58 35 60 / [www.anglet.fr](http://www.anglet.fr)

### ----- À l'usage exclusif de la presse -----

**Vernissage :** Vendredi 27 juin 2008 • 18 h, Villa Beatrix Enea et 19 h, Galerie Pompidou  
**Contact presse :** Maryse Dupé • Tél. : 05 59 58 35 60 / Courriel : [m.dupe@ville-anglet.fr](mailto:m.dupe@ville-anglet.fr)

## MAX ERNST



Né en 1891 à Brühl (Allemagne). Décédé en 1976 à Paris.

Découvrant tôt le monde de l'imaginaire, Max Ernst est devenu, grâce à son oeuvre, l'un des plus importants noms du Dadaïsme et du Surréalisme. L'oeuvre du pionnier du Surréalisme est considérée comme l'une des plus illustres du XX<sup>e</sup> siècle, on la retrouve surtout dans les grands musées américains et européens, ainsi que dans d'importantes collections privées.

### Les débuts

En 1909, il commence à étudier la philosophie à l'université de Bonn mais il abandonne rapidement les cours pour se consacrer à l'art. Ses premières peintures sont influencées par les expressionnistes des groupes « Die Brücke » et « Blaue Reiter », dont Macke qui devient son ami. En 1913, il participe au premier « Salon d'Automne Allemand » organisé à Berlin par la revue *Der Sturm*. Cette même année, il rencontre Guillaume Apollinaire et Robert Delaunay et part pour Paris, rejoignant à Montparnasse des artistes venant des quatre coins du globe. En 1914, il fait la connaissance de Hans Arp et, pendant la guerre, il adhère au groupe « Der Sturm ».

En 1919, il rencontre Paul Klee et crée ses premières peintures, impressions à la main et collage ; il expérimente différents supports et matériaux. Selon certains, son oeuvre subit alors l'influence de Picasso, d'Archipenko et de Chirico.

### Le groupe Dada

Toujours en 1919, rempli de nouvelles idées, il fonde, avec Hans Arp et Johannes Theodor Baargeld, le groupe Dada de Cologne, dont l'activité fut brève mais virulente. Arp et Ernst réalisent ensemble les « fatagaga » (fabrication de tableaux garantis gazométriques), collages qui présagent des procédés d'écriture automatique dont useront les écrivains surréalistes comme Paul Éluard et André Breton. D'emblée, le procédé des collages chez Max Ernst se distingue radicalement des collages cubistes. Chez les cubistes, la technique du collage correspondait exclusivement à des intentions plastiques ; chez Ernst, le collage est d'abord un moyen d'expression, la recherche de significations nouvelles où tous les hasards de circonstances ont la possibilité d'intervenir. Ces collages résultent de deux procédés légèrement différents : ou bien il complète, par le dessin ou la peinture, une image déjà existante, gravure de catalogue ou toute autre illustration ; ou bien il juxtapose, dans la plus grande liberté, des fragments découpés d'images prises à différentes sources et que rien ne destinait à se trouver associées.

Ces premiers collages, envoyés à Paris, furent accueillis par Breton et son groupe, comme une révélation. C'est à partir de ces collages qu'Ernst illustre, en 1921, « Répétitions » d'Éluard et « Les Malheurs des Immortels », proses poétiques qu'il écrit lui-même en collaboration avec Éluard, en 1922. Puis, il entreprit, à partir de 1921, de réaliser des peintures dans l'esprit de ces collages.

## **Paris et les surréalistes**

En 1922, Ernst vient se fixer à Paris et participe aux activités de ceux qui allaient constituer le groupe surréaliste, mais il reste, pour sa part, beaucoup plus dans la ligne de Dada. On ne peut le saisir par aucun côté, il échappe toujours et surtout aux définitions. Il participe cependant à la première exposition du surréalisme, à Paris, en 1925.

C'est à cette époque que cet inépuisable investigateur de l'inconnu trouve le procédé du « frottage » qui consiste à frotter à la mine de plomb des feuilles de papier posées sur tout ce qui se présente : lames de parquet, dont les empreintes ainsi piégées puis complétées de la façon qu'indiquait Vinci pour les taches d'humidité des murs, donnent des paysages mystérieux peuplés de créatures étranges ; ou encore feuilles d'arbres, cannelures de chaises, toile de sac effilochée...

Collant plus à l'esprit surréaliste qu'à sa lettre, Max Ernst multiplie ses activités. Par la technique du collage, il rapproche de façon incongrue des illustrations innocentes et naïves, prélevées d'ouvrages d'aventures, de romans sentimentaux, de traités techniques, obtenant de leur juxtaposition inattendue, des effets surprenants où le monstrueux et l'érotique se tempèrent d'humour. À partir de 1936, ses peintures se dégagent de la technique des collages. Revenant aux moyens traditionnels du dessin et de la peinture, il donne forme à ses visions intérieures.

Comme à toutes les époques de son œuvre, son cheminement est difficile à suivre, tant il se fait une règle de négliger toute progression rationnelle pour rester perpétuellement à l'écoute de ses sollicitations les plus secrètes, ayant résolu une fois pour toutes d'accepter sans conditions l'irrationalisme de la psychologie des profondeurs, se montrant en cela le plus intransigeant des surréalistes, d'où le manque de lien logique entre ses œuvres qui, toutes, pour lui, doivent répondre à l'impératif d'être d'abord des expérimentations subies, et non des créations concertées. Des peintures de ces années-là, certaines sont inspirées à Max Ernst par les événements mondiaux, sa vieille hantise de la guerre, et son inquiétude d'être inscrit sur les listes noires des Nazis ; d'autres présentent ses paysages fantastiques de la période américaine, angoissantes accumulations de végétations tentaculaires, animées de présences indistinctes, qui donnent un prolongement aux surprises dues à la technique des « frottages ». Entre toutes les techniques inventées et expérimentées par Max Ernst, la peinture ne lui a jamais été qu'un moyen d'expression parmi les autres, existants ou à découvrir. Pendant l'époque de Dada, il a réalisé des objets, en trois dimensions, composés d'éléments hétéroclites dérisoirement assemblés, qui sont presque tous perdus.

## **La période américaine**

À la déclaration de guerre, il est interné dans le camp des Milles, au Sud de la France, en 1939-1940. Pendant sa captivité, il dessine beaucoup et travaille en compagnie de Hans Bellmer : certains dessins sont même réalisés à deux. De là, il gagne les États-Unis où il reste jusqu'en 1949, y prenant la nationalité américaine. À son arrivée à New York, en 1941, il retrouve André Breton, Marc Chagall et Marcel Duchamp, avec lesquels il fonde la revue surréaliste « V V V ». Son mariage avec Peggy Guggenheim se termine par un échec et, en 1943, il s'installe dans l'Arizona avec une jeune femme peintre, Dorothea Tanning, qu'il épouse en 1946. Des peintures de cette époque, Frank Elgar écrit qu'elles « nous reportaient au temps immémorial des fossiles, des alluvions, des flores pourrissantes, des monstrueuses genèses » et Jacques Lassaigne les décrit comme « un étrange chaos de formes, qui se présente comme une sorte de raccourci de l'évolution cosmique... une des meilleures réussites du Surréalisme, dans son exploration des mondes inconnus nés du rêve et de l'imagination ».

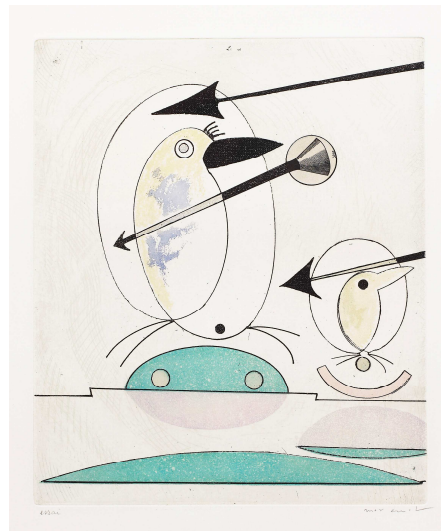
## Le retour en France

En 1947, Paul Eluard organise, en hommage, une exposition rétrospective de son œuvre à Paris où il revient se fixer en 1949 ; puis à partir de 1955 il s'installe à Huismes, en Touraine. En 1954, il reçoit le Grand Prix de Peinture de la Biennale de Venise, ce qui lui vaut d'être exclu par André Breton du groupe surréaliste.

Dans sa seconde période française, c'est à ses œuvres ressortant à la sculpture qu'il réserve ses imaginations encore issues de l'esprit Dada ou du surréalisme. Au contraire, les œuvres peintes de cette période récente rompent assez radicalement avec l'ensemble de son œuvre. La part de l'élaboration consciente, le souci de la forme picturale, prennent plus d'importance. Ce n'est plus le hasard de l'imagination qui commande la forme, mais à l'inverse, les hasards du geste qui révèlent l'idée poétique. Ses peintures matérialisent des images d'origine plus formelle que mentale, plus plastique qu'intellectuelle, en même temps que les hallucinations d'autrefois ont laissé place à des inventions légères, aériennes, où s'exprime la découverte nouvelle d'une paix intérieure.

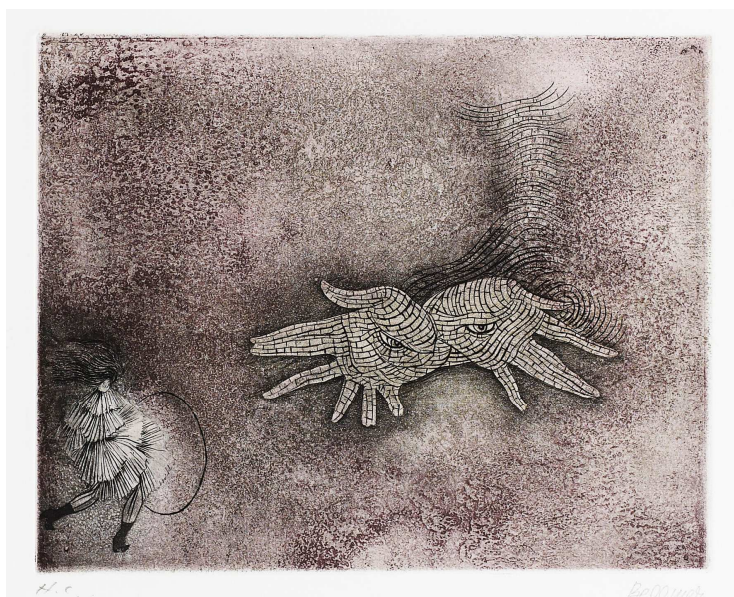
Sans jamais avoir triché avec lui-même, ce qui revient à dire en n'ayant jamais cessé de tricher avec une réalité toujours niée, n'ayant suivi que sa fantaisie au jour le jour et jusqu'aux extrêmes, ne s'étant jamais soucié d'attirer l'attention sur les apparentes extravagances qui étaient son quotidien, Max Ernst a suivi son chemin, au bout duquel il a rencontré fortuitement la consécration publique.

En 1958, Max Ernst est naturalisé Français. En 1963, il déménage avec sa femme dans une petite ville du sud de la France, Seillans, où il continue à travailler. Il crée les décors d'un théâtre et une fontaine dans la ville d'Amboise. Depuis 1975, des expositions rétrospectives ont lieu à New York (Musée Solomon R. Guggenheim), Londres et Paris ; les Galeries Nationales du Grand Palais de Paris publient un catalogue complet de ses œuvres. Max Ernst meurt le 1<sup>er</sup> avril 1976 à Paris. Il y est enterré au cimetière du Père-Lachaise. Un musée Max Ernst comprenant 300 œuvres a été ouvert à Brühl, sa ville natale, en 2005.





## HANS BELLMER



Né en 1902 à Katowice (Pologne).  
Décédé en 1975 à Paris.

Peintre, photographe, graveur, dessinateur et sculpteur français d'origine allemande, Hans Bellmer fut l'une des figures majeures du surréalisme.

Jeune, il travaille dans une aciérie puis dans une mine de charbon où il encourage ses compagnons à la révolution et échappe de peu à la prison. En 1923, il suit des cours à la Technische Hochschule de

Berlin et rencontre les initiateurs du dadaïsme parmi lesquels George Grosz qui le pousse au dessin et l'encourage à porter un regard critique sur la société. Il continue d'étudier les peintres de la fin du Moyen Âge notamment – l'influence de Dürer est évidente –, et se nourrit de lecture de Freud et Baudelaire. En 1925, il se rapproche des surréalistes et participe aux diverses expositions du mouvement. En 1933, à l'arrivée au pouvoir d'Hitler, alors dessinateur de publicité industrielle, il décide d'arrêter tout travail socialement utile pour construire une poupée grandeur nature. Il partage son temps entre Berlin et Paris, avec des voyages en Italie et en Tunisie. En 1936-1937, il expose aux États-Unis, en France et au Japon.

À l'origine forme de rébellion contre l'autorité, la provocante *Poupée* (1934) devient l'instrument d'une réflexion inédite sur le corps et constitue dès lors une référence pour l'expression érotique contemporaine. Selon Bellmer, cette créature artificielle est capable de « rephysiologiser les vertiges de la passion jusqu'à inventer des désirs ». Plus tard, il pousse ses recherches et décide de désarticuler ses poupées afin d'explorer les possibilités de l'anatomie du désir, multipliant les combinaisons de formes aux effets hallucinatoires. Née à la fois de l'intérêt de l'artiste pour la psychanalyse et les vertiges de la conscience, l'idée de la poupée marque le début d'une série de sculptures-objets qu'il déclinera tout au long de sa carrière. Cette même année, il découvre un numéro de la revue parisienne *Minotaure* qui publiera ses photographies dès 1935. Il entre ainsi en contact avec le groupe des surréalistes parisiens. Il inspire notamment Paul Éluard qui écrit en 1939 « Jeux vagues. la Poupée ». Il exécute une multitude de croquis d'après nature dans des petits carnets : c'est l'époque où naissent les petits livres roses qui auront une importance considérable dans le mouvement surréaliste et dans l'histoire de l'art.

En 1938, il quitte définitivement Berlin pour Paris où il travaille comme dessinateur et graveur. Il est accueilli par les surréalistes qui reconnaissent dans sa poupée et les photographies qu'il en fait une nouvelle façon d'ouvrir l'esprit de la société à ses fantasmes inconscients. En 1939, il est interné, en compagnie de Max Ernst, dans un camp pour étrangers (le camp des Milles dans les Bouches-du-Rhône) : il y écrit sa « Petite anatomie de l'inconscient physique ». Il parvient à s'en échapper et rejoint le maquis dans le Sud de la France. En 1941, il revient à Paris où il reste jusqu'à sa mort en 1975.

Sa première exposition personnelle est organisée en 1943. Ses dessins et gravures, où s'expriment ses fantasmes à travers des corps et des sexes se métamorphosant, illustrent des ouvrages érotiques de Georges Bataille, Pauline Réage et Sade, entre autres.

Dans son œuvre subversive dont *La poupée* est l'objet surréaliste par excellence, il explore les possibilités de l'« anatomie du désir » et retranscrit les ambivalences du corps érotique. Son œuvre audacieuse exprime des univers oniriques dans lesquels la conciliation des contraires est possible, conformément au *Manifeste du surréalisme* (1924) de Breton ; elle se situe à la frontière entre l'érotisme et la mort, entre l'animé et l'inanimé. Son questionnement des principes d'identité la rend proche de notre sensibilité contemporaine.

Le raffinement de ses dessins à la facture maniériste trouve une interprète de talent en Cécile Reims qu'il rencontre par l'intermédiaire de Georges Visat. Elle sera sa fidèle collaboratrice de 1966 à 1975 : formée à la gravure au burin, elle grave avec une étonnante virtuosité l'œuvre dessinée de Bellmer. Leurs univers distincts masculin et féminin se rencontrent en une complémentarité d'une rare excellence. Ce sont plus de deux cent cinquante gravures qui naîtront de cette harmonie créatrice.



« Le corps est comparable à une phrase qui vous inciterait à la désarticuler pour que se recompose, à travers une série d'anagrammes sans fin, ses contenus véritables. »

Hans Bellmer

## PAUL WUNDERLICH



Né en 1927 à Eberswalde (Allemagne)  
Vit et travaille à Hambourg et en France.

Peintre, sculpteur, graveur, lithographe allemand, Paul Wunderlich inscrit son œuvre dans le mouvement du Réalisme fantastique.

De 1947 à 1951, Paul Wunderlich étudie à l'École des Beaux-Arts de Hambourg, avant d'y enseigner, à son tour, l'art graphique de 1951 à 1960. Entre 1951 et 1952, sous les conseils d'Emil Nolde et d'Oskar Kokoschka, il réalise des gravures d'après leurs originaux. En 1957, il crée des séries de peintures de style « tachiste » mais les détruira plus tard. Jusqu'à la fin des années 1950, il réalise ses premières peintures et gravures figuratives. Au début, il choisit des sujets de l'histoire contemporaine allemande ;

puis il se tourne vers l'érotisme qu'il traite dans un style tantôt surréaliste tantôt décoratif. De 1961 à 1963, il s'installe d'abord à Paris, puis en Italie. Il réalise alors des travaux graphiques, gravures sur bois, lithographies, aquatintes, gravures et pointes sèches, et participe à de nombreuses expositions, notamment dans les musées de Bochum, Mannheim, Düsseldorf, Karlsruhe etc... En 1963, il retourne à Hambourg où il obtient un poste de professeur à l'École des Beaux-Arts et y enseigne jusqu'en 1981, date à laquelle il s'installe de nouveau en France.

Wunderlich s'inscrit dans la seconde génération des peintres réalistes fantastiques. S'inspirant souvent de la mythologie classique, il met l'accent sur la forme humaine dans un contexte qui mêle les références contemporaines et historiques. Il entraîne le spectateur dans un monde marqué d'un érotisme surréel et d'un symbolisme esthétique, avec une dose d'ironie. Sa technique de peinture consiste essentiellement à modeler les formes par tout un jeu d'ombres sur des compositions presque monochromes, ce qui rend la modulation des ombres d'autant plus importante. Il décrit des personnages féminins, légèrement voilés ou parfois quelque peu dévêtus, à la ligne très étirée, comme chez les maniéristes d'autrefois. Ces femmes évoluent dans des décors étranges, presque désertiques, que ne hantent que de mystérieuses silhouettes d'hommes ou d'animaux. Ses sculptures, faites de matériaux très polis, matérialisent en solide ces mêmes silhouettes, plus abstraites cependant, évoquant les parties du corps sans en rechercher l'exactitude, supprimant bras et tête par exemple pour mieux exprimer le tronc et les jambes toujours filiformes, comme des pattes d'échassiers.

Comme Picasso et Max Ernst, Wunderlich s'illustre aussi dans la sculpture et les objets : sa thématique est proche de celle de ses peintures, dessins et lithographies. Il combine simplicité de l'idée avec raffinement du matériau, imagination et perfection de la forme. Au cours de sa carrière, il obtient de nombreux prix dont le prix artistique de la Jeunesse pour la gravure de Mannheim, le Prix de la Lithographie M. S. Collins à Philadelphie et le prix Marzotto. Il est membre de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique et de la Freie Akademie Der Künste d'Hambourg.

Wunderlich est un maître incontesté de la lithographie dont le travail se retrouve dans les collections du Musée d'Art moderne de New York, du Victoria et Albert Museum de Londres, de la Bibliothèque Nationale de Paris, du British Museum de Londres et du Hirschorn Museum de l'état de Washington, entre autres. En 1999, il se consacre à la difficile et impitoyable technique de la pointe sèche, et produit des séries maîtresses qui sont remarquables.

## PETER KLASSEN

Né en 1935 à Lübeck (Allemagne).  
Vit et travaille à Paris.

Peintre, photographe et sculpteur allemand, Peter Klasen est l'un des fondateurs de la Nouvelle Figuration ou Figuration Narrative. Maître des contrastes, il est fasciné par l'hostilité de la ville moderne et par les représentations du corps à l'état de marchandise.

Peter Klasen grandit au sein d'une famille sensible aux arts : son oncle Karl Christian Klasen, élève d'Otto Dix, est un peintre expressionniste de paysages et de portraits et son grand-père, mécène et collectionneur, l'introduit dans le monde des peintres amis de la famille. C'est donc très jeune qu'il se met à dessiner et à peindre. Il s'initie aux techniques de la lithographie et de l'aérographe. La lecture de Dostoïevski, Kafka et Thomas Mann le marque profondément.

De 1956 à 1959, il suit des études artistiques à l'École Supérieure des Beaux-Arts de Berlin, alors école d'avant-garde, et devient l'ami de Bazelitz. En 1959, lauréat du prix du Mécénat de l'industrie allemande, il obtient une bourse d'étude et s'installe à Paris. Là, il s'intéresse aux cinéastes de la Nouvelle Vague (Godard, Truffaut, Chabrol...) ; il fait la relecture des écrits théoriques de Dada et du Bauhaus, et développe le concept de l'intégration de la photographie dans son travail pictural.

Au début des années 1960, il devient l'un des fondateurs du mouvement de la Nouvelle Figuration ou Figuration Narrative. Il élabore alors un langage plastique personnel : il explore et réinterprète les signes de notre environnement urbain et, plus généralement, de notre société. Il s'intéresse aux images exploitées par les mass média et dénonce, par ses métaphores picturales, l'uniformisation du cadre de vie occidental. Ses peintures et œuvres graphiques invitent à une réflexion critique sur le monde qui nous entoure. Il réalise ses premiers « tableaux-rencontres » où s'opposent des images découpées et leur représentation peinte à l'aérographe. C'est aussi le moment où apparaît sur ses toiles l'image morcelée du corps féminin tirée d'affiches publicitaires, de cinéma et de magazines : ce sera une constante dans son œuvre jusqu'en 1973. Il se fait l'écho d'une réalité déchirée où se mêlent des objets de consommation courante (téléphone, appareil électrique...), des objets de séduction (rouge à lèvres), des objets liés au corps et à la maladie (thermomètre, stéthoscope, seringue, pilule...).

Dans les années 1970, Klasen connaît enfin le succès. Il peint ses « tableaux binaires », fondés sur la représentation opposée d'un fragment de corps humain et d'un objet, peint ou intégré, révélant son angoisse devant la scission des mondes de « l'être » et de « l'avoir ». Il trouve ainsi un équilibre entre ce qui relève du sensuel, et lui paraît agréable, et ce qui appartient au monde de l'industriel, qu'il trouve répugnant.



Entre 1973 et 1980, Klasen explore le thème de « l'enfermement » : il peint en gros plan, frontalement, sans arrière fond, grilles, barrières, portes cadenassées, wagons, bâches de camions... et dénonce ainsi les ambiguïtés du progrès et de la technologie. À propos de ses toiles, Henri Michaux parle d'une « étonnante dématérialisation des objets ». En 1981, un séjour à New York fait naître une nouvelle approche dans son œuvre : s'éloignant de l'univers d'une propreté clinique qui était le sien, il s'intéresse à la présence du temps, de l'usure, de la dégradation, de l'éphémère, à travers coulures, salissures, graffitis...

Dans les années 1986-1990, Klasen commence le cycle du « Mur de Berlin », une série de cent tableaux qu'il achèvera avant la chute du mur en 1989. Parallèlement, il poursuit le repérage de l'iconographie urbaine pour en dévoiler la face cachée, celle des parkings, des entresols, des objets abandonnés, des déchets.

Dans les années 1998-2000, Klasen renoue avec la présence de l'image du corps dans son œuvre. C'est le début des « Beauties », caractérisées par l'image fragmentée du nu féminin rehaussé d'un néon. À la suite des attentats du 11 septembre 2001, il entame une réflexion sur la fragilité de l'existence humaine liée à la violence inhérente à notre société.

Aujourd'hui, Peter Klasen continue d'exposer. Ses œuvres ont fait l'objet de nombreuses monographies ; elles sont présentes dans plus de soixante musées et collections publiques à travers le monde.



“Mon rapport à la ville est conflictuel, donc productif : il débouche sur des réponses créatrices. En repérant les objets de notre environnement, en les arrachant à leur utilité fonctionnelle et en les traduisant avec les moyens spécifiques à la peinture, j’ai développé un langage anti-corps qui résiste à l’agression permanente qu’exerce sur moi le monde extérieur”.

Peter Klasen

## DOROTHEA TANNING



Née en 1910 à Galesburg, (Illinois, États-Unis).

Vit et travaille à New York.

Peintre, sculpteur, graveur et écrivain, Dorothea Tanning est originaire d'une famille suédoise. Peignant sans formation depuis l'enfance, elle se forme en visitant les musées, suit quelques cours de technique académique à Chicago où elle fréquente The School of The Art Institute. Après avoir séjourné quelque temps à la Nouvelle Orléans, elle arrive en 1935 à New York. Elle y découvre le surréalisme, à l'occasion de la célèbre exposition « Fantastic-art, Dada, Surrealism » de 1936, ce qui oriente définitivement sa carrière artistique.

Avec « Birthday », « Jeux d'enfants », commencent les premières œuvres importantes dans l'esprit surréaliste : scènes d'extases équivoques de jeunes corps dans des décors d'intérieurs surannés, peintes avec une virtuosité certaine dans la technique académique. Elle est l'une des premières femmes qui ose renverser la perspective érotique dans l'art. Ses peintures expriment les fantasmes de la femme, considérée comme un individu à part entière et non plus seulement la projection du désir de l'homme.

En 1942, Dorothea Tanning s'intègre au groupe des surréalistes réunis à New York, autour d'André Breton. En 1943, à l'occasion d'une exposition de femmes peintres où elle expose son autoportrait, elle rencontre Max Ernst qu'elle épouse en 1946 ; le couple s'installe d'abord à Long Island, en Arizona, puis en France. Elle multiplie les expositions à travers le monde et, durant toute cette période, ses sujets continuent de tourner autour des mêmes obsessions de l'enfance devant les plaisirs coupables. À partir de 1952, restant fidèle à ses sujets, elle adopte une technique beaucoup moins précise qu'auparavant, empruntant des flous allusifs à l'abstraction, plongeant le détail anecdotique dans une ombre propice.

En 1972, elle travaille dans l'atelier de Pierre Chave, lithographe à Saint-Paul de Vence et dans l'atelier de Georges Visat, « le graveur parisien par excellence ». En 1974, au Centre National d'art Contemporain de Paris, a lieu une grande rétrospective de son œuvre.

Max Ernst décède en 1976. En 1980, Dorothea Tanning quitte la France et retourne définitivement à New York où elle poursuit son œuvre, notamment en publiant de nombreuses poésies.

## GEORGES VISAT



Né en 1910 en Corse.

Décédé en 2001 à Arzacq (Pyrénées-Atlantiques).

Graveur, éditeur d'art, peintre.

Né en Corse en 1910, élevé à Monaco, Georges Visat arrive à Paris à l'âge de 13 ans. Il débute à 14 ans comme apprenti imprimeur et s'intéresse à la gravure sur cuivre. En 1929, il est reçu au concours de l'École Supérieure des Arts Décoratifs à Paris, où il étudie les disciplines classiques.

En 1937, il achète l'imprimerie du 6, rue Bourbon-le-Château qui devient, quelques années plus tard, sa maison d'édition. Après la Seconde Guerre mondiale, à son retour de captivité, Georges Visat commence à peindre dans un style très personnel, non figuratif et

monochrome. Il réalise de nombreuses toiles noires, basées sur l'idée que la couleur était peut-être superflue pour exprimer un réalisme évident. Mais, un jour de découragement, il brûle toutes ses toiles et met en sommeil ses aspirations artistiques personnelles pour devenir un célèbre graveur et éditeur de livres d'art.

Il travaille alors en étroite collaboration avec Max Ernst, Matta, Magritte, et bien d'autres. Il rencontre Georges Braque, Miro, Chagall et Léger dont il interprètera les œuvres pour la Galerie Maeght. Ces artistes l'influenceront tout au long de sa vie.

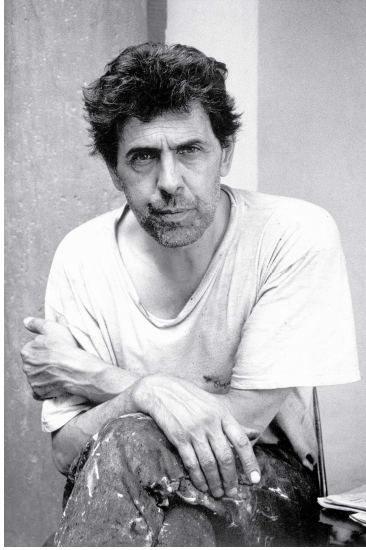
En 1961, Georges Visat monte sa propre maison d'édition dans le but de sortir des livres d'art à tirage limité avec des gravures signées d'artistes fameux comme Max Ernst, Matta, Bellmer, Alechinsky, Magritte.

À partir de 1962, il aide de jeunes artistes, édite des gravures et des ouvrages d'art d'avant-garde, comme « Jeu de trames » de Joël Stein ou « Babil idyllique » du poète lettriste Roberto Altmann. En 1969, sa galerie de la rue Bourbon-le-Château accueille en permanence les œuvres d'artistes confirmés et débutants, tandis qu'il ouvre un nouvel atelier rue du Dragon et que le nombre d'artistes faisant appel à ses talents augmente régulièrement.

Parallèlement à cela, il reprend ses propres recherches, explorant tantôt les pulsions mystérieuses de l'inconscient et de l'instinct, tantôt les forces énergétiques du conscient et de l'idée. Dans les années 1970, il revient à la création personnelle et se consacre entièrement à la peinture. Ses œuvres sont l'illustration du raffinement, de l'équilibre et de la sensualité qui caractérisent la peinture de Matisse, Bonnard, Braque et Léger.



## PETER CASAGRANDE



Né en 1946 à Weilheim (Allemagne)  
Vit et travaille en Allemagne et en Italie.

Après une formation initiale de peintre d'écriture (1960-1963), Peter Casagrande est admis à l'Académie des Beaux-Arts de Munich où il étudie de 1970 à 1972 et de 1979 à 1980 au côté du professeur Troeger. De 1972 à 1975, il suit les cours des professeurs Kiefer et Cruxin à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin.

En 1983, il obtient une bourse annuelle de la Ville de Munich et le prix de promotion national du Land de Bavière.

### Casagrande ou l'espace conquis

Il a toujours voulu saisir l'espace, grimper dans ses volutes en tourbillons, se nouer aux courants ascendants, s'éclabousser de poussières d'étoiles, se perdre dans cette immensité avalée goulûment. Car l'espace, objet de son désir, est fait pour être conquis, non pour être contemplé.

Les personnages de G. D. Friedrich sont face au « silence de ces espaces infinis » mais les walkyries les chevauchent et s'en emparent.

Casagrande est dans cette tradition conquérante du romantisme allemand. Pour l'œuvre à venir il mobilise sa force physique, les formats de huit mètres excitent sa convoitise. Il y a dans sa pratique de la peinture, du chorégraphe dont les arabesques tracent de fougueuses écritures, de l'artificier audacieux qui déclanche et maîtrise les explosions colorées, orages cosmiques qui dilatent l'espace de la toile, de l'amant qui la flatte avec rudesse dans ses transparences raffinées qui font filer les errances et accentuer les mouvances de champs lourds de matière picturale.

Casagrande déploie une dépense paroxystique d'énergie pour traquer la beauté, celle qui est au cœur de toute création et de la vie naissante, peut-être est-elle l'antidote qui voile, le temps de l'œuvre, l'angoisse face au sens incompréhensible du monde.



Laurence Izern, galerie Protée, Paris.

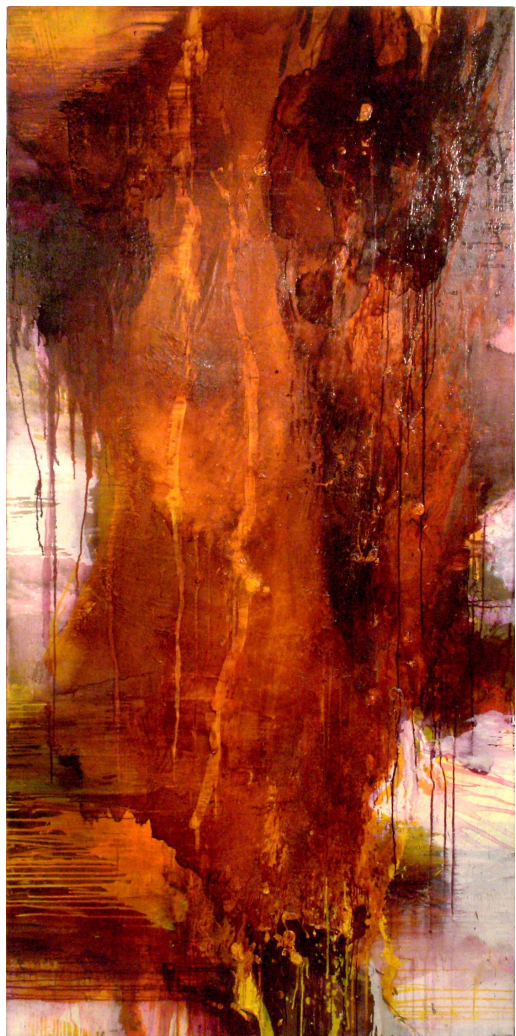


## **Le fracas assourdissant de la couleur**

Sa peinture explore un thème unique depuis le début : l'espace. « Avec mon travail, j'essaie d'explorer une dimension purement spatiale. Je cherche à établir des perspectives mobiles qui vont faire que cet espace va s'élargir progressivement jusqu'à devenir un autre monde. Il y a un mélange de spontanéité, de gestes rapides et d'extrême méticulosité dans la construction de l'image par couches successives ». Le résultat est très impressionnant. Les formats sont souvent gigantesques (certaines toiles dépassent 4 m x 7 m...) et ils peuvent se regarder dans tous les sens. Il n'y a plus ni droite ni gauche, ni haut ni bas. C'est tout à la fin du processus que Peter détermine le sens final de lecture de son tableau. Cette peinture varie d'intensité au fur et à mesure de son évolution. Les couches se superposent les unes aux autres pour faire apparaître, au fond vers le premier plan, une toile aux couleurs éclatantes.

Pourtant, longtemps Casagrande n'a travaillé qu'en noir et blanc. Il redoutait l'apparition de la couleur dans son travail. Très souvent du reste, les premiers jets de ses tableaux ne sont que de violents spasmes qui utilisent des noirs profonds. Mais ce qui caractérise le plus cette peinture, c'est la lumière qui traverse de part en part chaque toile.

Peter Casagrande construit une œuvre d'une étonnante cohérence, d'une force éblouissante, sans jamais dévier des objectifs qu'il s'est fixés, qui consistent à redéfinir la notion d'espace. Il consacre toute son énergie à approfondir cette démarche, à la faire progresser pour en repousser sans cesse les limites. En cela, il est exemplaire. Il travaille dans des endroits particulièrement variés. « J'aime avoir plusieurs ateliers. Chaque lieu m'oblige à une remise en question extrêmement stimulante ». Il nous conduit derechef vers un atelier gigantesque, à quelques kilomètres de sa vieille école. Tout est dans la démesure, les formats de ses toiles, le fracas assourdissant de la couleur, le souffle épique de la création. Peter s'agite, transporte des châssis gigantesques pour nous montrer un diptyque aux dimensions du chaos originel. Il y a un mouvement perpétuel dans cette peinture qui happe littéralement le regard du spectateur.



Dans ces moments, Peter nous semble de taille à déplacer les montagnes et l'on comprend mieux sa volonté obsessionnelle de redéfinir l'espace. Le monde est trop restreint pour notre artiste. Gaston Bachelard ne nous expliquait-il pas que « on ne trouve pas l'espace, il faut toujours le construire ». C'est un spectacle extraordinaire.

Gérard Gamand, Magazine Azart, 2007